

Image extraite de la vidéo *Dalah* (2014) de Marin Esteban. PHOTO MARIN ESTEBAN

quel on travaille n'est pas avant tout celui du discours, même si du discours est impliqué à tout moment dans les figures concrètes du travail. Je ne suis pas sûre que nous devions nous-mêmes fournir des justifications théoriques de toutes sortes.

Margaux Bricler : Je suis d'accord, l'école tend à une justification permanente d'un travail mouvant, gras, fécond, et se justifier en permanence, c'est aussi ne pas apprendre à échouer. L'échec, c'est formidable, comme le chaos, c'est très fertile, et si l'on doit toujours défendre la moindre ânerie, on perd le vertige.

L'école vous forme-t-elle au marché de l'art ?

Marin Esteban : Une chose me frappe : l'objet, la réalisation n'est plus une œuvre, une idée, mais l'exposition dans son ensemble. On nous demande où ça va plutôt que d'où ça vient.

Benjamin Efrati : Le marché de l'art est vu par les étudiants en arts comme un ensemble de phénomènes inexplicables. Depuis la création de l'école au XVII^e siècle, les processus par lesquels on valorise les œuvres d'art ont changé, je pense notamment à la condamnation des canons classiques par les avant-gardes. L'école n'est pas en position d'assumer le formatage idéologique qui est à mon sens son activité principale. Il s'agit d'un endoctrinement plus ou moins consenti qui porte sur les valeurs du marché de l'art, plutôt que d'une éducation ouvertement mercantile.

M.B. : Cette école forme de vrais commerciaux, c'est-à-dire qu'elle encourage la production de pièces finies et d'ores et déjà acceptées, plutôt que la recherche, les échanges... C'est tout le souci de l'exercice du diplôme qui, au fond, se pose comme une sorte de rétrospective bavarde d'un travail mené sur cinq années, par de très jeunes gens. Benjamin a raison, ce n'est pas une formation ouvertement mercantile, mais il y a tout de même un appétit de standardisation énorme dans tout cela.

J.C. : L'activité commerciale (promotion de soi, communication...) relève essentiellement de l'initiative individuelle, et l'habileté à le faire (à tisser des réseaux) dépend surtout de déterminations sociales... Mais je ne sais pas si ce type d'activité doit faire partie de l'enseignement dispensé. L'artiste n'est pas un commercial !

Comment êtes-vous venus aux Beaux-Arts ? Quels sont vos parcours ?

M.E. : Je suis presque sûr que mes études aux Beaux-Arts ont été un alibi pour échapper à une standardisation plus massive. Avant d'y entrer, j'ai commencé un BEP de comptabilité en Lozère. Pendant mon stage en entreprise, j'ai par erreur vidé la ramette de papier en imprimant tout le fichier client de la boîte. A l'époque, ça m'avait marqué de voir à quel point nous sommes des numéros dans un registre. Après, j'ai fait trois années en école de dessin qui m'ont permis d'accéder aux Beaux-Arts de Nîmes, puis de Paris, et je me suis adapté à la ville. Mais en fait,



ALICE VAN BRIESBROECK

« Mes études aux Beaux-Arts ont été un alibi pour échapper à une standardisation plus massive. »

Marin Esteban

je suis entré aux Beaux-Arts pour faire de la musique.

M.B. : J'ai fait une hypokhâgne, de la philosophie, puis de la littérature comparée et de l'histoire de l'art classique, au sens de « j'ai fait mes humanités ». J'ai détesté le milieu universitaire tout au long de mes études et, étant facile-

ment isolée, je me suis dit que ce serait mieux pour moi d'aller dans une école, pour sortir du solipsisme. Ça a marché en partie, mais beaucoup moins que je me l'étais figuré. J'ai rencontré Marin, Benjamin et Jeanne lorsque nous avons été félicités, peu ou prou. On avait échangé trois mots trois fois, mais ne fréquentant pas le même atelier, et moi travaillant beaucoup à côté (j'allais assez peu à l'école), on ne se croisait pas des masses. C'est, de mon point de vue, un des aspects les plus abscons de l'Ensba : à quel point on y rencontre peu de monde.

B.E. : J'y suis personnellement entré assez fortuitement, dans l'idée que c'était la meilleure manière pour obtenir un séjour financé au Japon. J'étais étudiant en philosophie à Lyon et mon projet était de retomber dans un état de pré-langage, un retour à un état d'incapacité à désigner les objets extérieurs ou à formuler mes idées, dans le but de réapprendre à penser. Les responsables des relations internationales à Lyon-III ne pouvaient pas concevoir qu'un tel projet puisse avoir un intérêt quelconque.

A quelles pratiques et techniques êtes-vous venus durant ces années d'« apprentissage » ?

B.E. : Avec le temps, j'ai pu mettre à l'épreuve plusieurs manières de donner corps à des théories philosophiques. J'ai été mis face à des outils pour observer mes pratiques, les échantillonner et expérimenter différents modes d'agencement. Il y a une infinité de tâches que je ne savais pas effectuer avant les

